

La victoire pour tous

Un véritable régal des sens. L'air embaume l'encens et les arômes d'une cuisine où on s'affaire. Des femmes vêtues de couleurs vives se bousculent pour prendre place parmi des hommes aux turbans colorés, leur longue barbe descendant sur leur poitrine.

Le bruit de leurs échanges soutenus est ponctué de fréquents éclats de rire entre bouchées de chappattis et gorgées de lassi glacé. C'est un jour de fête typique de la communauté sikhe locale, mais si tout le monde parle pendjabi, on est bien loin d'Amritsar ou de Chandigarh. On est à Hounslow, dans l'ouest de Londres. Et l'assemblée est réunie pour célébrer une naissance.

La jeune mère, rayonnante mais épuisée, serre le minuscule paquet gazouillant contre sa poitrine et sourit. Une fois encore. Elle ne peut s'en empêcher. Il lui suffit de voir le petit visage de son bébé, d'entendre les respirations rapides pour qu'une joie nouvelle l'inonde tout entière. Elle ne peut s'imaginer être à nouveau malheureuse.

Autour d'elle, une dizaine de visages avenants semblent penser de même. Le petit salon n'avait jamais accueilli tant de personnes, jamais résonné de tant de rires, mais tout le monde est venu voir cet enfant, et la plupart veulent aussi le porter.

La mère regarde son premier-né faire le tour du cercle d'admirateurs. Les femmes font des câlins et des gazouillis pendant que leurs maris font des grimaces ou essaient de chatouiller le nourrisson aux grands yeux. La mère est entourée de ses plus chers amis et de sa famille, mais elle ne parvient pas à se détendre, ne quitte pas son petit trésor des yeux jusqu'à ce que le paquet remuant lui revienne.

En lui tendant le bébé, une femme sourit.

— Félicitations, Amarjit Kaur, dit-elle en touchant la joue délicate du bébé. Mais cela aurait dû être un garçon.

Je suis née le 6 novembre 1969, premier enfant de Sewa Singh et Amarjit Kaur Bath, d'Hounslow, à Londres. Venir au monde fille dans une famille indienne n'est pas la meilleure façon de débiter dans la vie. Pour beaucoup, ce fut la première fois que je déshonorais ma famille.

Les parents de maman avaient déraciné la famille entière pour s'installer en Angleterre après un passage par Singapour. Papa, en revanche, était le premier membre de sa famille à quitter son village indien du Pendjab. C'était alors un homme marié. Sewa Singh et Amarjit Kaur avaient été choisis l'un pour l'autre par leur famille et furent unis lors d'une cérémonie en Inde sans s'être jamais vus auparavant.

Les jeunes mariés s'installèrent dans une maison de quatre chambres à Hounslow – du moins, dans une partie de celle-ci. Mes grands-parents habitaient dans une pièce, la sœur de maman et ses enfants, dans une autre, son frère, sa femme et leurs enfants, dans la troisième. Ce qui laissait la plus petite pièce pour maman et papa... et un autre frère ! À ma naissance, ils parvinrent aussi à caser un berceau.

Il n'y avait rien d'extraordinaire pour mes parents dans le fait de vivre dans une maisonnée aussi bondée, et je ne connus jamais rien d'autre. Quel que soit le mot pendjabi pour « vie privée », il ne me serait d'aucune utilité pendant

un bon moment. Hormis quand je répondais à un appel de la nature, je ne me rappelle pas un seul instant sans avoir été entourée d'au moins deux personnes.

Cette promiscuité présentait cependant un avantage, car il y avait toujours quelqu'un pour me raconter des histoires sur les merveilles de l'Inde. À l'heure du coucher, notamment, je restais assise avec mes cousins, captivée, pendant que ma tante nous brossait une fois de plus un conte haut en couleur. À la fin, je l'assaillais de questions.

— Le soleil brille vraiment toute la journée ? Les vaches marchent vraiment sur les routes comme les voitures ?

Ce lieu me semblait magique.

Je me demande pourquoi maman et papa préfèrent vivre ici.

Vivre sous le même toit que leur famille agrandie n'était pas la seule tradition que mes parents avaient importée d'Inde. En fait, hormis la météo, on aurait pu croire que nous vivions au Pendjab et non à proximité directe de l'aéroport d'Heathrow.

Le pendjabi était la seule langue parlée à la maison. La seule que mes grands-parents connaissaient et en tout cas la seule qu'on m'enseigna. Quand mon père décrocha un poste chez British Airways à Heathrow, il dut apprendre l'anglais à la hâte. Mais on ne le parla jamais à la maison. Je ne sus que cette langue existait qu'en entrant à l'école.

Quand je regardais par la fenêtre de ma chambre, je remarquais que les passants n'étaient pas vêtus comme moi. Même les filles.

Autour de la maison et à l'intérieur, je portais toujours la tenue pendjabie traditionnelle composée d'un *salwar* (un pantalon large) et d'un *kameez* (une sorte de tunique).

Ma mère, mes tantes et mes cousines possédaient des modèles de différentes couleurs et je rêvais avec bonheur à toutes ces teintes exotiques que je porterais un jour. Mais l'élément le plus marquant était que, dès que je franchissais

la porte d'entrée, ma tête était couverte d'une sorte d'étole appelée *chunni* ou *dapatta*. Les filles que j'apercevais n'en portaient jamais, et pourtant, je ne m'estimais pas différente d'elles. Chez nous, tout le monde s'habillait comme moi. Tous ceux à qui je parlais aussi. Je ne connaissais pas d'autre univers que celui-ci.

Ce sont les filles de l'autre côté de ma fenêtre qui sont différentes. Pas moi.

Dans notre famille, les femmes n'étaient pas les seules à se couvrir la tête. Mon père, mon grand-père et mes oncles portaient tous des turbans. Historiquement, en Inde, seuls les nobles avaient droit de porter une coiffe aussi ostentatoire. Mais, me raconta mon père, trois cents ans plus tôt, un homme appelé Govind Singh décréta qu'aucune classe ne devait être supérieure à une autre. Et Govind Singh était loin d'être un homme ordinaire. C'était un « gourou », un des dix pères fondateurs du sikhisme.

Comme bien d'autres choses, je ne me rendais pas vraiment compte que je vivais dans une famille croyante. Nous étions ainsi, voilà tout.

Tout enfant ne pense-t-il pas de même ?

Un de mes premiers souvenirs est d'être allée dans un grand bâtiment jaune non loin de chez nous. C'était, m'expliqua mon père, le *gurdwara*, le « temple ». À mes yeux, ce lieu ressemblait à un château.

J'étais hypnotisée par les deux splendides dômes blancs au sommet de hautes colonnes qui flanquaient l'entrée. Ni roi ni reine à l'intérieur. Mais des centaines de personnes habillées exactement comme nous. Je n'étais pas la seule petite fille à avoir mis ses plus beaux habits du dimanche pour venir ici et, l'espace d'un instant, je me sentis submergée par la diversité des couleurs vives exposées.

Même si j'avais mis mes plus belles chaussures, on me demanda de les ôter. Je suivis ma famille et vis des centaines de paires de chaussures le long du mur. Puis, pendant que

mon père, mon grand-père et mes oncles allaient d'un côté, ma mère et les femmes de notre famille allèrent de l'autre.

Je n'avais jamais vu de pièce aussi immense que la salle principale du temple. Heureusement, j'avais l'habitude du monde, voire d'une foule où hommes et femmes étaient séparés. Il y avait des gens partout, tous silencieux, tous assis en tailleur sur le sol, tous priant. Cela, je savais le faire. Ma grand-mère me l'avait appris dès mon plus jeune âge. L'heure était venue, me dit-elle, de communiquer avec Dieu. Pas *notre* Dieu, ou *mon* Dieu : les sikhs croient en l'existence d'une déité unique. Le nom diffère selon les religions, mais quel que soit Son nom, nous prions tous le même Dieu.

Aussi étonnée que je fusse par la dimension de la salle, sa décoration me sidéra encore plus. Je levai les yeux vers les immenses tableaux d'hommes en turban et à barbe blanche, et pensai : *On a les mêmes tableaux à la maison !*

Sous le regard familial du gourou Nanak Dev Ji, le fondateur du sikhisme, je me sentais parfaitement bien.

J'aime être ici.

Ma famille se rendait dans plusieurs temples. Celui d'Hounslow était le plus proche, mais les deux autres de Southall – un sur Park Avenue et l'autre sur Havelock Road – semblaient choisis pour des occasions plus importantes. Parfois, des prêtres prononçaient des sermons. Mais en général, nous étions tout à nos pensées. Après le bruit et les bavardages de la maison, quel soulagement que de fermer mes yeux et de profiter d'un quasi-silence !

En dehors de la salle de prière, cependant, les temples étaient des lieux d'extrême convivialité. Je me rappelle être en train de tenir la main de maman et la regarder, elle et ses amies, se raconter leurs dernières nouvelles. À l'autre extrémité de la salle, papa et ses amis refaisaient le monde en mangeant des chappattis et une soupe de lentilles.

J'eus soudain très faim.

— Puis-je aller au *langar*, moi aussi, maman ?

Ma mère interrompit sa conversation et me serra la main.

— Vas-y, dit-elle. Mais reviens tout de suite après.

Partout dans le monde, chaque temple a un *langar*, un réfectoire, qui offre nourriture végétarienne et boissons à ceux qui en veulent.

— Tu n'es pas obligée d'être sikh ! avait expliqué papa. On accueille tout le monde ici.

Des bénévoles arrivent à l'ouverture de l'édifice à 2 heures du matin et allument les énormes marmites souvent encore chaudes de la veille au soir. Les merveilleux arômes d'épices et d'huiles furent l'une des premières odeurs que je remarquai en entrant la première fois dans le *gurdwara* d'Hounslow, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Encore un élément qui me rappelle la maison.

Ce n'était pas le seul. Enfant, je ne cessais d'entendre parler de la « communauté » sans l'avoir jamais vue. J'ignorais qui « ils » étaient. Cela changea dès que je pénétrai dans le temple d'Hounslow. Ils étaient là : hommes, femmes, chefs religieux et amis. J'en avais déjà vu certains, chez nous ou chez eux, mais la plupart m'étaient étrangers. Toujours est-il que maman et papa disaient :

— Nous sommes sikhs. Nous appartenons tous à une même grande famille.

Se convertir au sikhisme tard dans sa vie suppose d'intégrer quantité de concepts, je m'en rends compte. Ce n'est que bien des années plus tard, à l'âge adulte, que j'ai pu voir combien certaines de nos règles peuvent sembler différentes. Un simple nom a bien plus de poids dans cette religion, par exemple. Comme pour tout, c'est un des gourous qui en décide.

À moins que ce gourou ne soit pas une personne.

À l'approche de sa mort, le dixième gourou, Govind Singh, ne désigna pas un individu pour lui succéder, comme il était de tradition chez ses prédécesseurs. Il choisit un objet. Un livre. Une bible. *La Bible*. La parole de Dieu.

Pénétrez aujourd'hui dans un temple ou une demeure sikhe et vous verrez un exemplaire du « onzième » gourou Granth Sahib – le « Livre saint » – posé sur un socle sous un petit toit ou dais.

Nous tirons tous nos enseignements de ses 1430 passages. Il façonne tout ce que nous faisons – jusqu'à nos noms. À ma naissance, mes parents, comme les leurs avant eux, ouvrirent au hasard leur Livre saint.

Puis, dans le respect de la tradition, ils prirent la première lettre du premier mot de la page – « S » – et choisirent mon nom en conséquence. Il n'existe que quelques centaines de prénoms dans la culture sikhe et tous ont une signification religieuse ou morale. *Sarbjit*, par exemple, a été choisi par mon père parce qu'il signifie la « victoire pour tous ». Comme j'étais son premier enfant, il le jugea approprié. Au fil des ans, cependant, je m'interrogeais plus d'une fois sur la pertinence de ce choix.

Pour les non-initiés, les prénoms sikhs se démarquent par un autre aspect. Un de mes beaux-frères s'appelle *Sarbjit*, ce qui ne surprend personne dans notre communauté. Il n'a pas un prénom de fille et je n'ai pas un prénom de garçon.

En fait, tous les prénoms sikhs sont asexués ; donc, en théorie, vous pouvez choisir un prénom avant de connaître le sexe du bébé.

La façon de nous différencier sur le papier est de vérifier le deuxième prénom. Si c'est un *Singh* (qui signifie « lion »), c'est un homme ; si c'est *Kaur* (« princesse » ou « lionne »), c'est une femme.

Il faut un peu de temps pour s'y faire, mais, comme toute chose de mon enfance, je ne me posai aucune question parce que je ne connaissais rien d'autre.